

Les avatars d'une édition critique

Les Demi-civilisés de Jean-Charles Harvey. Édition critique par Guildo Rousseau, Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1988, 299 p. (Coll. Bibliothèque du Nouveau Monde), 38\$.

Gilles Dorion

Numéro 53, printemps 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38981ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorion, G. (1989). Compte rendu de [Les avatars d'une édition critique / *Les Demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey. Édition critique par Guildo Rousseau, Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1988, 299 p. (Coll. Bibliothèque du Nouveau Monde), 38\$.] *Lettres québécoises*, (53), 54–55.

Les avatars d'une édition critique

Les Demi-civilisés de Jean-Charles Harvey. Édition critique par Guildo Rousseau, Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1988, 299 p. (Coll. Bibliothèque du Nouveau Monde), 38\$.

Une introduction éclairante

L'introduction de l'édition critique des *Demi-civilisés* préparée par Guildo Rousseau contient tous les éléments qu'on espérait y trouver. D'abord, des détails biographiques complets, qui fondent l'hypothèse suivante : « C'est une affirmation maintes fois répétée par Harvey que sa vie occupe une place essentielle dans son œuvre d'écrivain » (p. 7). À partir de là est développée et expliquée, avec raison, semble-t-il, la problématique du roman. En se servant de matériaux abondamment puisés à sa vie, Harvey a, selon ses propres mots, « inventé » le reste. On sent bien que là réside le problème de la création romanesque : jusqu'à quel point a-t-il transformé ces matériaux pour créer une œuvre de fiction qui ne soit pas une simple transposition de la réalité? La réponse, qui n'a sans doute pas à se trouver ici, est fournie par les études consacrées au romancier, comme *Jean-Charles Harvey et son œuvre romanesque*, de Guildo Rousseau, ou *Jean-Charles Harvey, précurseur de la révolution tranquille*, de Marcel-Aimé Gagnon.

Cette introduction substantielle établit donc la genèse du roman, les circonstances de sa composition, la condamnation religieuse et l'accueil du public en 1934 et 1962. Elle s'appuie sur une documentation de première main, fouillée, maintes fois contrôlée, qui ajoute des éléments nouveaux par rapport au *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, dans lequel il a présenté lui-même *Les Demi-civilisés*, grâce aux nombreuses sources manuscrites et inédites qu'il a consultées. Quelques questions de détail diffèrent sans doute. Par exemple, sans retenir ni rejeter d'emblée l'hypothèse d'un premier titre, *Les Barbares en smoking*, il établit plutôt la relation depuis *L'Homme qui va... jusqu'à L'Homme*

qui revient..., auquel le romancier a substitué le titre *Les Demi-civilisés*. Par ailleurs, les liens littéraires, culturels et politiques de Harvey projettent un éclairage précieux sur son œuvre romanesque, en particulier à travers sa correspondance avec Alfred DesRochers et Camille Roy, ne serait-ce que pour leur valeur de consécration.

Enfin, les notes infrapaginales, soigneusement documentées et puisant aux sources les plus variées, complètent, la plupart du temps, avec bonheur la présentation du roman. Donc, sans constituer une étude systématique des *Demi-civilisés*, — tel n'en était pas le but, — cette introduction, claire et bien ordonnée, nous entraîne à la découverte de toutes les pistes possibles. Elle est d'un spécialiste et d'un connaisseur qui a longtemps fréquenté l'œuvre de Jean-Charles Harvey.

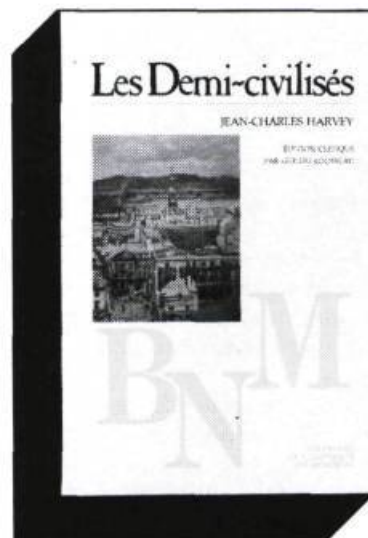
Leçons et variantes

Que faut-il attendre, en plus, d'une édition critique? « Assurer l'authenticité et la lisibilité des œuvres », déclarent les responsables de la Bibliothèque du Nouveau Monde, qui ajoutent : « Soigneusement établis selon un protocole d'édition, d'après les sources manuscrites ou imprimées, les textes de cette

collection s'accompagnent de variantes qui permettent d'en retracer la genèse et de notes explicatives qui puisent à tous les domaines de connaissances pour enrichir la lecture. » Comment l'édition critique des *Demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey, assumée par Guildo Rousseau, réalise-t-elle ce « programme »?

Rousseau nous avise (p. 53) qu'un exemplaire de la première édition, — celle de 1934, — corrigé de la main de l'auteur, a servi à l'établissement du texte, en l'absence du manuscrit. De plus, il a utilisé l'édition de 1962 comme « texte de base », cette édition étant la dernière édition revue et corrigée par Jean-Charles Harvey. Ce sont là les sources les plus sûres, cela va sans dire. Pourtant, dans une édition critique considérée comme définitive, on devrait trouver en notes infrapaginales les leçons et variantes de toutes les éditions, en l'occurrence celles de 1934, 1962, 1966, 1970 et aussi 1982 (que Rousseau oublie de mentionner). Tel n'est pas le cas, et c'est un peu dommage, car on ne peut constater les états successifs du texte ni déceler les motifs qui ont pu inciter le romancier à le modifier, exception faite pour les corrections stylistiques, grammaticales ou orthographiques et des coquilles. Dans cette optique, le respect du texte revu par l'auteur est le meilleur garant de son authenticité, encore qu'il faille admettre que le romancier lui-même ait pu se tromper et commettre des fautes... d'inattention. Bref, c'est ici qu'intervient le véritable travail de l'éditeur critique.

La comparaison de l'exemplaire de 1934 revu par Harvey avec l'édition de 1962 est consciencieusement faite dans les notes infrapaginales, hormis un nombre assez considérable de « leçons » inexpliquées ou inexactes. À part les virgules, avec lesquelles Rousseau semble éprouver quelque difficulté (à au moins 15 reprises bien comptées), il ignore le « conditionnel passé » 2^e forme *eût*, avec un accent circonflexe (pourtant le verbe le porte dans l'édition originale de 1934), en 8 occurrences; il oublie de corriger, comme promis dans « Note sur



UNE RENOMMÉE TARDIVE

l'établissement du texte», un certain nombre de coquilles (15) des éditions de 1934 et 1962. Pourquoi avoir rayé «infinie» (p. 166, ligne 55), alors qu'il est évident que le mot «nuit» doit être accompagné d'une épithète; oublié, comme Harvey sans doute, de rétablir «en vieillissant» (p. 196, ligne 111), dont la «disparition» n'est pas signalée en note, etc.? Sans vouloir retourner le fer dans la plaie, soulignons trois fautes, «grosses comme des hannetons», selon une expression connue: «À quelques temps de là» (p. 98, ligne 1), «vous être très content de vous» (p. 136, ligne 45), qui fait songer à du petit-nègre, et «qui striaient les flocons de neige» au lieu de «que...» (p. 258, ligne 24). Cette somme étonnante de fautes et d'erreurs conduit à une nouvelle version, incorrecte cette fois encore, qui dénature le texte authentique. Le travail d'édition critique est l'un des plus exigeants et des plus ingrats qui soient, et je m'en voudrais d'accabler Rousseau, dont la déception doit égaler la mienne. Si le travail de dépiçage et de correction des fautes n'est pas effectué méticuleusement, que vaut une édition critique? Est-ce la correctrice/le correcteur qui est... en faute? D'ailleurs, je n'ai pas parlé des autres fautes (plus de 25) que j'ai repérées dans l'introduction et les notes explicatives! Sans les citer toutes, retenons les plus patentes: «dépenses somptueuses» (p. 36, note 97, ligne 5) au lieu de «dépenses somptuaires», «librairies» au lieu de «libraires» (p. 282, ligne 23) et, *in cauda venenum*, «la conne ville du cardinal Bégin» au lieu de «la bonne ville...» (p. 39, note 109, ligne 11).

L'impression finale?

Faut-il ajouter la cerise sur le gâteau en affirmant que l'imprimeur, avec un si beau papier, une jaquette et une couverture si... somptueuses, a négligé son travail? Plus d'une douzaine de pages manquent d'encre et sont difficilement lisibles, une vingtaine d'espacements entre les paragraphes sont irréguliers ou plus grands que nécessaire (nécessaires quand on passe du dialogue à la narration, ou inversement) et une rayure, due probablement à une mauvaise plaque, marque un certain nombre de pages impaires (87 à 99). Aucun ouvrage de cette collection haut de gamme ne devrait être publié avant qu'une vérification extrêmement minutieuse ait été effectuée. La valeur et la crédibilité de cette prestigieuse collection sont à ce prix. Est-ce à dire que le travail devrait être refait? Je le crois. □

Gilles Dorion

Œuvres de Joseph Lenoir. Édition critique par John Hare et Jeanne d'Arc Lortie, Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1988 (Coll. Bibliothèque du Nouveau Monde), 40\$.

Joseph Lenoir a été poète à une époque où il était presque impossible de l'être. Les infrastructures élémentaires pour assurer la réputation littéraire faisant défaut, il dispersa sa copie dans des feuilles éphémères, quelquefois sans signature ou sous des pseudonymes. On est donc en droit de se demander quelle a pu être sa réputation de son vivant. Les funérailles imposantes qu'il eut à Notre-Dame sont-elles le couronnement d'une carrière littéraire ou le simple effet d'un lien de parenté avec un cousin sulpicien? À moins qu'ils n'aient conservé religieusement les journaux, ses contemporains ne pouvaient se rendre compte ni de l'ampleur ni de la qualité de son œuvre. Poète aussi prolifique qu'Octave Crémazie, il n'a cependant pas eu droit à la même consécration. Avouons que son inspiration ne l'orientait pas vers les thèmes qui étaient alors à la mode. Autrement dit, il a été défavorisé autant par les infrastructures que par les superstructures. Une relecture de son œuvre nous montre cependant qu'elle répond mieux aux codes litté-

raires d'aujourd'hui que celle de Crémazie. Voilà probablement pourquoi il a droit à une édition critique.

Bien que Lenoir ait laissé peu de documents sur sa propre vie, John Hare et Jeanne d'Arc Lortie sont parvenus à reconstituer sa biographie jusque dans les détails. Seule une excellente connaissance du XIX^e siècle permet d'en faire autant. L'existence de Lenoir est exemplaire à plus d'un point de vue. À l'instar de plusieurs de ses contemporains, il fait partie de cette génération qui renoue avec la lecture et l'écriture après trois générations d'analphabètes. En suivant la trajectoire de sa vie, on trouve réponse à la question: comment pouvait-on passer d'une famille d'illettrés aux milieux intellectuels les plus avancés du pays? Lenoir doit tout au Collège de Montréal et à l'Institut canadien. Les auteurs de l'édition critique ont bien souligné l'extraordinaire conjoncture qui favorise le jeune poète. Certes la culture humaniste qu'il a puisée chez les Sulpiciens le servira grandement, mais moins que la fréquentation d'un groupe d'intellectuels réunis à Montréal par le fait que la capitale du Canada-uni y aménage. Les fondations de la Société des Amis, de l'Institut canadien, de *La Revue canadienne* comptent parmi les effets de cette venue. Comme ses contemporains Joseph Doutre et Antoine Gérin-Lajoie, Lenoir commence ses études de droit dans des conditions matérielles pénibles qui le forcent à écrire pour satisfaire ses besoins les plus essentiels. L'Institut canadien devient comme sa nouvelle famille. Il collabore au journal *L'Avenir* et fréquente la bibliothèque de l'Institut. Il y puise la formation qui fera son originalité comme poète. Le Collège de Montréal avait beau avoir une bibliothèque bien garnie, les élèves d'alors n'y avaient pas plus accès que ceux d'aujourd'hui. Si Lenoir est bien au courant de la mythologie germanique, on peut croire qu'il le doit plus à ses lectures qu'aux leçons qu'il a reçues en classe.

